

Quand le journal de Cossonay rend hommage à Louis Truan et à sa famille

Devens, au milieu de terres inclinées que les bois limitent, un verger d'arbres en fleurs sous lesquels je marche, des ruches encore. Et cette bâtisse, dans le soleil, apparue telle qu'on voudrait y être né et y avoir connu son enfance : descentes à l'école du village en toutes saisons ; au printemps comme en ce jour, avec des fleurs et des abeilles ; en été... non ! c'est les vacances, c'est l'oubli des bancs durs, de l'encre sur les doigts, de l'instituteur trop austère, et le retour total aux paysages sacrés, sans livres et cahiers pour des journées entières. O ferme qui portes en toi l'âme des prédécesseurs et ces mille choses qui pour d'autres ne sont rien mais qui pour moi représentent la vie ; en automne aussi, avec des feuilles mortes gorgées d'odeurs et des terres nues ; hiver enfin, avec la neige nouvelle, les skis retrouvés et la progression sur des pistes refaites. Monde à nul autre pareil, le nôtre, celui que l'on ne pourra jamais oublier ; à l'écart, privilégié, immortel ; au fond de notre cœur, en notre âme, quoi qu'on fasse et où qu'on aille.

Et pourtant, 1849, le 23 avril, une famille délaïsse la terre du Devens, cette parcelle d'univers que l'on croyait ne jamais pouvoir quitter. Mais l'existence... ses tribulations, ses luttes... trop intensives... et là-bas, par-delà l'océan que l'on a regardé sur un livre d'école, peut-être...

Le départ... une famille entière... le chat qu'on abandonne couché sur la poussière chaude, au pied du mur, le chien qui gémit... quelques pas sur le chemin... regard en arrière... ému, bien plus, bouleversé, malade, le ventre en pagaille, l'angoisse, le désespoir. Ah ! se jeter à terre et baiser le sol où l'on a connu son enfance... prosterné longtemps... toutes ces choses, merveilleuses ou difficiles, de même valeur, les graver dans son cœur, plus profondément encore, dans sa moelle. Plus le courage de partir en cette heure, mon Dieu. Il faut donc tout laisser ? Non ! c'est trop, impossible, jamais ! Ah ! revenir en arrière et refaire les gestes de hier encore ; mettre bouillir l'eau sur le potager pour le thé de quatre heures, quand la famille entière revient des champs, du verger, du jardin — terres labourées, arbres taillés, ruches réparées. Mais ne pas rester, partir ! Alors tout à coup la décision brutale qui écorche l'âme et le corps, la forêt, le fayard en feuilles, le village, et la poursuite aveugle jusqu'aux terres extrêmes. Un dernier arbre connu, un dernier détour de route, et c'est fini ; une page se tourne, l'aventure commence. Il n'y aura jamais de retour !

Les acteurs de cette réalité évoquée ? Mme Louise Truan, née Roachat, originaire du village des Bioux, institutrice à Montricher ; son mari, son beau-père, ses quatre enfants ; un frère et une sœur de son mari encore.

Chère Madame Louise, vous qui avez connu la vallée dont vous étiez en ce début du XIX^e siècle. Qu'y voyait-on alors ? Fermes en tavillons, toutes, paysans sur chars à roues cerclées, horlogers à l'établi ? O monde que parfois il me plairait de retrouver, je vous donne la parole...

New York, le 19 juin 1849.

Mes chers et doux parents,

C'est avec une grande joie, en bénissant notre bon Père céleste qui nous garde, que je vous donne de mes nouvelles. Je vais vous faire quelques détails sur mon voyage depuis le moment que j'ai quitté notre chère Suisse et mes chers parents et amis, jusqu'au moment où nous avons mis les pieds sur une terre qui sera pour nous une nouvelle patrie ici-bas, en attendant notre réunion bienheureuse des enfants de Dieu et de tous nos rachetés. Nous avons quitté tous nos chers parents à Jougue avec le cœur rempli de tristesse voyant s'éloigner de nous tant de parents et amis et les Heux qui nous ont vu naître ; mais l'ennui a été remplacé par la variété de tant de choses diverses qui ont attiré notre attention. C'étaient tantôt des montagnes séparées par un ravin où coulait une rivière limpide, tantôt des montagnes qui étaient couvertes d'arbres d'un côté et de vignes de l'autre. Jamais je n'ai vu de si belles routes coupées dans les rochers, des grandes campagnes tant que l'œil peut voir, de belles plaines. On y voit peu de prairies et peu de bois depuis que nous avons eu passé Besançon. Je n'ai

point revu de sapins, que dans les jardins de plaisance. Je ne peux décrire toutes les beautés remarquables que j'ai vues, surtout dans tant de grandes villes telles que Besançon, Dôle, Dijon, Sens, Paris, etc...

Chers parents, jamais je n'ai passé de plus beaux jours que ceux que j'ai été en diligence, excepté la nuit qu'on souffre de chaud et de soif ; il faudrait toujours avoir quelque chose à boire.

Nous avons couché à Besançon le soir où nous sommes partis, et depuis là nous sommes allés jusqu'à Paris de deux jours et deux nuits sans s'arrêter, que pour changer de chevaux et pour prendre ses repas. Nous sommes arrivés à Paris le matin. On y est resté quatre jours. Nous avons vu beaucoup de curiosités, des choses dont on ne pourrait se faire une idée. Les rues sont toujours remplies de monde depuis le matin au soir, comme les jours de foire dans les villes de chez nous. A toutes les secondes il passe des voitures et des omnibus. J'ai vu le palais royal, le palais des Invalides et les jardins et tant de mille choses qui seraient trop longues à raconter.

Nous y avons vu des personnes qui nous ont bien fait plaisir, surtout mon cher M. Burnier qui nous est venu voir dans notre hôtel et nous avons été chez lui. Il était bien, mais un peu affligé d'avoir perdu sa chère Louise pour qui il avait tant d'affection. Nous avons eu le plaisir de voir Lisette Freymond-Josseron avec son mari. Elle nous a fait grand plaisir, mais le moment a été trop court ; nous ne l'avons vue qu'une heure à l'embarcadere des chemins de fer où elle nous a apporté une bouteille de bon vin, un cornet de sucre, des bonbons et des raisins qui nous fait grand plaisir.

Chers parents, nous voici enfin arrivés à ces chemins de fer. On nous faisait un si triste tableau. J'ai bien été trompée en bien. Le bruit que les roues font est semblable à celui d'un moulin, et l'on est assis dans les wagons comme celui qui serait un peu balancé dans une chambre. L'établissement des chemins de fer est très beau, surtout où l'on s'embarque et où l'on arrive.

A suivre.

Le départ

3 Mai 74 12 18

Il y a eu cent vingt-cinq ans le 23 avril de cette année, qu'une famille quittait la maison foraine du Devens (village de Montricher) pour gagner ce qui était alors la lointaine Amérique. Aussi est-ce pour cela que de là-bas aujourd'hui, les fils de cette famille ou des autres qui partirent à leur suite, nous font signe et nous disent : Allez voir pour nous, en votre pays, la ferme que nos parents quittèrent autrefois.

J'y suis donc allé — c'était le 18 avril, je le crois, une belle journée, tout en soleil, lumineuse vraiment, quoique avec un reste de bise — et de l'image qui me jaillit au sortir du bois, après que j'eus quitté les terres basses, le grand fayard, seul arbre ouvert, et dépassé une jeune fille inconnue — Ohé, mademoiselle, vous qui allez aussi dans les forêts et dont j'aurais aimé connaître le visage, qui êtes-vous ? — je me créai un monde. Belle et merveilleuse image. Une ferme, celle du

re sein de l'autorité exécutive.



L'ISLE et son cercle

Manifestation de mai des enfants

Une bonne tradition qui, heureusement, cette année, s'est déroulée grâce à quelques bonnes volontés. Les filles ont apporté du muguet dans toutes les maisons et chanté le joli mois de mai qui, cette année, est plutôt froid et pluvieux.

Les garçons, pas très nombreux, dix, ont tout de même organisé un tir au flobert. Nous espérons que cette manifestation se déroule encore longtemps, cela crée une jolie ambiance et oblige ces jeunes à s'organiser pour nous apporter en ce premier dimanche de mai joie et chansons. R. G.

F.A. Gossoray n° 19, 1904. **MONTRICHER**
Le départ 10.5.74
(Suite)

On est parti de Paris à 10 heures du soir ; on est arrivé à 6 heures du matin au Havre où l'on

est resté deux jours pour faire ses provisions pour la mer.

Nous avons pris un navire français qui était tout neuf. Il s'appelle Joseph. Nous étions près de trois cents personnes avec l'équipage. On a eu une des plus mauvaises traversées que l'on voie. Nous avons resté quarante-cinq jours sur le vaisseau.

Chers parents, je n'oublierai pas de vous dire le bien et les épreuves que j'ai éprouvés dans ce long voyage sur une masse d'eau tantôt calme et tantôt en furie qui nous sont représentés comme le remords des méchants qui ne peut se calmer. Nous avons eu trois tempêtes plus ou moins fortes. Le deuxième dimanche nous avons eu des vagues de quarante à soixante pieds. Il y en avait qui couvraient le navire. On dirait que c'est des montagnes et des ravins. J'ai resté trois jours sans sortir. Il fallait tout attacher : malles, tonneaux, batteries de cuisine.

Oui, chers parents, c'est dans des sommets ainsi qu'on ressent le bonheur d'être des enfants de Dieu, qu'on se sent entre ses bras. Ces épreuves sont une grande bénédiction pour nos âmes. La parole nous dit qu'il fait des vents ses ministres. Oh je l'ai bien éprouvé ! J'ai eu quelques moments d'angoisse, la chair craignait toujours, mais les promesses de Dieu et la vie de Jésus venaient réjouir mon âme.

Le premier dimanche nous avons rencontré un navire anglais qui est venu se jeter sur nous. Si notre navire n'avait pas été plus fort, il nous aurait coupé par le milieu. Nous aurions été perdus. Il y a eu quelques cordages de cassés, une chaloupe et le bord du navire. Un autre jour nous avons eu une vergue de cassée par la violence du vent. Nous sommes en presque la moitié du temps des vents contraires. Enfin par la grâce de Dieu nous sommes arrivés à New York d'où je vous écris ces quelques lignes. Nous sommes logés dans une pension française chez un M. Bernois. Nous sommes très bien sur tous les rapports. Nous y restons huit jours en attendant le bateau à vapeur qui part tous les huit jours pour Charleston.

Chers parents, je pensais vous donner de nos nouvelles depuis New York. Je ne l'ai pas fait pour ne pas vous écrire deux fois. C'est pourquoi ma lettre a été suspendue d'un mois. C'est pourquoi je continuerai à vous écrire depuis Knoxville dans la petite maison de M. Chavannes où mon cher beau-frère loge depuis le mois de septembre. Je continuerai de vous faire le récit de mon voyage qui a été long et pénible pour moi qui avait quatre enfants. Mais pour une personne seule, ce n'est qu'une promenade, excepté à quelques indispositions auxquelles on est tous sujets.

Nous avons continué depuis Charleston par les chemins de fer. Nous y avons été deux jours et une nuit, et deux jours en carriole. Seulement les hommes et les femmes marchaient à pied avec les bagages.

Nous sommes arrivés à Chattanooga, une petite ville sur le bord du Tennessee où nous avons resté un jour en attendant le bateau à vapeur pour remonter la rivière jusqu'à Knoxville. Nous sommes entrés à un hôtel où M. Chavannes avait déjà été voir le matin si nous étions arrivés. Il s'y est trouvé un M. Fasciole de Lausanne qui est allé à cheval chercher la famille Chavannes et mon cher beau-frère. Au bout de deux à trois heures nous avons eu le plaisir de voir leurs doux visages. Ça a été un moment bien doux pour nous. Que de grâces nous avons à rendre à Dieu qui nous a gardés pendant un si long voyage, qui n'a pas permis qu'un seul cheveu soit tombé. Nous n'avons eu aucune mauvaise rencontre. Je ne vous ferai pas un grand détail sur les prix du voyage ni sur le pays, comme j'en connais que peu de choses pour le moment.

Nous sommes arrivés le 4 juillet avec tous nos amis. Les uns sont allés chez M. Sterchi. Les autres chez M. Chavannes. Nous chez mon beau-frère Auguste. Le lendemain nos hommes sont allés visiter des fermes que mon beau-frère Auguste avait déjà vues et marchandées, mais il n'avait pas voulu finir le marché avant que nous soyons arrivés. Il y en a cinq ou six à vendre. Après quelques courses et avoir tout examiné, c'est la plus grande qui leur a le mieux convenu. Elle a une contenance de 340 acres (un acre vaut à peu près la pose de chez nous). Il y en a de 75 à 100 poses à défricher, et le reste en forêt. La maison n'est pas bonne, mais en la réparant un peu nous pourrions très bien nous y loger. Il y a trois sources de bonne eau fraîche. Il y en a une qui pourrait faire tourner une roue quelconque. Je ne peux vous en dire davantage sur cette ferme ; je ne l'ai pas encore vue. Elle est à une lieue de celle à M. Chavannes. Nous achetons indivis avec mon beau-frère Auguste, parce que la ferme est trop grande pour un seul. S'il plaît à Dieu nous y rentrerons dans une dizaine de jours. J'ai oublié de vous dire qu'on a le tiers de la récolte et d'autres petits privilèges.

La contrée du Tennessee est toute de petites vallées et de montagnes boisées. Il y a du bon terrain, puisqu'on sème sans fumier. Il y en a aussi du mauvais. On y récolte du maïs, du froment, patates — espèce de pommes de terre — pommes de terre, choux, haricots, en un mot tout ce qui vient de chez nous. On trouve dans toutes les forêts la vigne et le noyer sauvage. L'Amérique est un pays neuf qui a besoin de bras pour la cultiver.

Chers parents, je vous ferai des détails plus longs, plus clairs, sur ma seconde lettre. Je connaîtrai mieux le pays. Oh ! chers parents, il est

pénible pour moi de me sentir aussi éloigné de vous sans avoir l'espoir de vous revoir. Cher père, je n'oublierai pas le chagrin que tu m'as fait en me promettant une visite au Devant et tu ne l'as pas fait. Chère mère, que de fois mon cœur a déjà palpité et mes yeux ont été remplis de larmes en pensant à toi ainsi qu'à ma chère sœur, ma chère belle-sœur, mon cher frère et à tous mes chers parents. Je vous embrasse tous mille et mille fois. Chers parents, si vous aviez l'occasion de voir mes amis de Montricher, de mes parents de La Coudre, de Vallorbe, vous leur ferez bien des amitiés, surtout à ma chère Fanchette Beday. Je pense à tous les instants à elle en pensant à tout ce qu'elle a fait pour moi. N'oubliez pas, mon cher Gouffon, nos amis du Petit Essert, ma chère tante et mon cher oncle de Cottens, et à beaucoup d'autres personnes. Embrassez bien chez l'oncle Louis, chez l'oncle David, la tante et la cousine Fanchette de sur la Grande Partie. Je ne peux vous écrire tout ce que je ressens pour vous. J'ai beaucoup de moments d'ennui qui me détachent beaucoup de la terre en me réjouissant de vous revoir dans le ciel.

Chers parents, si vous aviez une occasion pour m'envoyer un fer à repasser, je vous serais bien obligée ; on n'en trouve pas ici. Il n'y a que des plaques. Emile et Marc ont été bien malades tout le long du chemin. Ils ont beaucoup maigri, surtout Marc qui est toujours le plus faible. Nous avons le bonheur de nous réunir tous les dimanches chez M. Chavannes. Nous y sommes bien bénis. C'est la plus grande jouissance que j'aie. Nous avons fait la réunion aujourd'hui sous un gros pommier.

Vous m'écrirez de grandes lettres, vous me parlerez un peu de tous mes parents, de tous les frères des Bioux. Car si je ne vous vois pas en personne, je vous vois en esprit. Louis se joint à moi pour vous bénir en Jésus. Que le Seigneur vous couvre tous de sa grâce, et que vous sentiez le bonheur d'être ses enfants. Ne nous oubliez pas, priez pour nous, car nous le faisons sans cesse pour vous. Chère mère, je n'oublierai pas de dire combien de fois j'ai pensé que tu pensais à moi à la tombée de la nuit, avant que tu ne t'endormes, que tu priais pour moi. Oh chers parents, je ne puis vous quitter en esprit tant je vous aime. Quand vous vous couchez, vous pouvez dire qu'on dîne, car vous voyez le jour six heures avant nous. Nous sommes éloignés de par deux mille heures de vous, et cependant nous pouvons admirer le même soleil, la même lune, les mêmes étoiles.

Nous avons acheté une vache et son veau qui paissent sur les champs à M. Chavannes.

Marie vous salue bien. Elle renvoie tous les jours d'écrire. Elle n'ose pas écrire parce qu'elle s'ennuie beaucoup du pays. Toute la maison vous salue bien.

Recevez nos salutations filiales de vos enfants

qui vous aiment.

Louise.

Ainsi passait-on au Nouveau Monde en ces époques oubliées. Alors Mme Louise Truan et les siens allaient vivre désormais dans l'agglomération naissante de Knoxville. Aujourd'hui, là-bas ? Comme je le disais, les descendants de cette famille ou d'autres encore, toutes nées de notre pays, vivent, nombreux, prêts à lire eux aussi l'histoire que vous avez bien voulu suivre.

Maintenant, avant que nous retournions chacun à nos tâches respectives, que nos mains se tendent par-dessus l'océan, amis. Ce geste... en souvenir de celle qui autrefois n'allait jamais connaître le retour à cette terre primitive qu'elle avait aimée.

Jules-Rémy.